

Tout dépend des bonnes Midot

(par Rabbi David Hanania Pinto שליט"א)

Avraham dit au serviteur le plus ancien de sa maison, qui avait le gouvernement de tous ses biens... je te ferai jurer par Hachem le D. du Ciel et le D. de la terre que tu ne prendras pas une femme pour mon fils des filles du Cananéen dans le pays duquel je suis installé, mais que tu iras vers mon pays et vers mon lieu natal pour prendre une femme pour mon fils, pour Yitz'hak (24, 2-4).

Les commentateurs demandent pourquoi Avraham tenait tellement à ce qu'Eliezer ne prenne pas une femme pour Yitz'hak chez les filles des Cananéens parce qu'elles étaient très mauvaises, mais que chez les filles de son pays d'origine il acceptait qu'on prenne une femme pour Yitz'hak, alors que les gens de son pays étaient eux aussi totalement méchants, puisqu'ils étaient idolâtres. Ainsi que nous le disons dans la Haggada de Pessa'h : «Au début, nos ancêtres étaient des idolâtres, Tera'h le père d'Avraham et le père de Na'hor. J'ai pris Avraham et Je l'ai mené dans le pays de Canaan, etc.» Par conséquent, en quoi sont-ils préférables à ceux qui sont dans le pays de Canaan, contre qui Avraham met en garde Eliezer très sérieusement et avec serment pour qu'il ne prenne pas une femme chez eux ? La question se renforce encore quand nous voyons dans quelle famille Eliezer est arrivé : la famille de Béthuel et de Lavan ! Est-ce que c'étaient des tsadikim ? Lavan était un idolâtre, et Ra'hel sa fille lui a volé ses idoles. Il était perdu sans ses idoles au point qu'il a cherché dans toutes les affaires de Ya'akov dans l'espoir de les retrouver. La maison de Béthuel était également pleine d'idolâtrie, comme Rachi explique à propos de ce que Lavan a dit à Eliezer : «J'ai nettoyé la maison» : il l'a débarrassée des idoles qu'elle contenait. Par conséquent, pourquoi leur maison d'idolâtres est-elle préférable à la maison des habitants de Canaan ?

De plus, Avraham était l'allié d'Aner, Eshkol et Mamré, donc pourquoi n'a-t-il pas pris une femme pour Yitz'hak dans la famille d'Aner, Eshkol ou Mamré ? Dans ces familles, il aurait pu trouver une femme honnête qui aurait convenu à Yitz'hak.

Il y a encore une autre question : Rachi dit sur le verset de la parachat Lekh Lekha «les âmes qu'ils avaient faites à 'Haran» qu'Avraham convertissait les hommes et Sarah convertissait les femmes. Par conséquent Avraham aurait pu trouver une femme pour Yitz'hak parmi toutes ces familles qu'il avait converties et fait entrer sous les ailes de

la chekhinah. Est-ce que parmi toutes ces âmes il ne se trouvait aucune femme qui convienne à Yitz'hak ?

La réponse à ces questions est qu'il y a une grande différence entre les fautes des gens d'au-delà du fleuve, le pays natal d'Avraham, et les fautes des habitants de Canaan. Bien que les gens du pays d'Avraham par-delà le fleuve se soient égarés en adorant des statues et des idoles, c'était une faute intellectuelle, mais leur caractère était resté pur. Prenons par exemple Lavan l'Araméen lui-même : bien qu'il ait été idolâtre, il a pratiqué l'hospitalité envers Eliezer et s'est efforcé de nettoyer la maison de ses idoles en son honneur. De même à une époque plus tardive, de nombreuses années après, il reçoit Ya'akov. On voit de là que son caractère n'était pas entièrement mauvais. L'essentiel de leur faute consistait à ne pas reconnaître que le monde est mené par quelqu'un, mais à commettre l'erreur d'adorer leurs statues et leurs idoles. Par opposition, les gens du pays de Canaan étaient très mauvais. Ils avaient un caractère corrompu. C'est là, en Canaan, que s'est développée Sodome, où les hommes se dévoraient vivants entre eux. Le Midrach (Tan'houma Vayéra 7) raconte qu'on volait et qu'on versait le sang sans aucune pitié. Cette méchanceté ne provenait pas d'opinions erronées, mais d'un caractère foncièrement corrompu. Ils étaient méchants dans leurs midot. On peut leur appliquer ce que disent les explorateurs quand ils sont revenus du pays de Canaan : «Tous les gens que nous y avons vus étaient des gens de midot», à savoir de mauvaises midot. On voit aussi que quand le peuple d'Israël est rentré en Erets Israël, il a reçu l'ordre de mettre un anathème total sur tous les sept peuples du pays de Canaan, et de ne laisser vivre personne. De là nous voyons que la dépravation qui régnait chez les Cananéens risquait d'avoir une influence sur quiconque les approchait. Il n'y avait aucun espoir qu'ils s'améliorent, c'est pourquoi il faut les détruire totalement.

C'est donc cela la raison pour laquelle Avraham ne voulait pas prendre une femme pour Yitz'hak chez les filles d'Aner, Eshkol et Mamré, ni dans les familles de toutes les âmes qu'ils avaient faites à 'Haran et qu'il avait aidées à se rapprocher de D.. En effet, leur environnement dans le pays de Canaan était très mauvais du point de vue des midot, et Avraham craignait que cette influence se glisse jusque dans les meilleures familles d'Aner, Eshkol et Mamré, ou chez les âmes qu'il avait fait entrer

sous les ailes de la Chekhinah. C'est pourquoi il a dit à Eliezer que le seul endroit où il pouvait être certain de trouver une femme de beau caractère était uniquement le pays de sa naissance. Car les gens qui sont plongés dans l'erreur et même l'idolâtrie peuvent encore changer s'ils apprennent la vérité et ouvrent les yeux pour voir le bon chemin. Alors, ils iront sur la voie de l'arbre de la vie. Pour découvrir la vérité dans les profondeurs de l'obscurité, il suffit d'un seul rayon de vérité. Mais les gens qui sont enfoncés dans les mauvaises midot, la jalousie, la haine, la cruauté, la colère, ceux-là ont le cœur mauvais et il est très difficile de les faire changer, car le travail sur soi-même est extrêmement ardu.

Nous le constatons à l'époque d'Eliahou. Tout le peuple suivait les prophètes du Ba'al et l'idolâtrie se répandit dans toutes les frontières d'Israël, jusqu'à ce que le prophète Eliahou rassemble tout le peuple sur le mont Carmel et lui annonce : «Jusqu'à quand allez-vous avoir deux positions ? Si Hachem est D., suivez-Le, et si c'est le Ba'al, suivez-le.» Au début, le peuple n'a pas répondu que Hachem est D., et les prophètes du Ba'al ont continué à prétendre que leur idolâtrie était véritable. Comme le raconte le livre de Melakhim (1, 18), ils se tailladaient et criaient : «Ba'al, réponds-nous, Ba'al, réponds-nous !» Tout à coup, en un seul instant, la situation s'est renversée et tout le peuple a proclamé : «Hachem est D. ! Hachem est D. !», car un peu de lumière repousse beaucoup d'obscurité.

Les Sages nous enseignent que la génération d'A'hav, bien qu'elle ait été idolâtre, avait la victoire quand elle partait en guerre, parce qu'il n'y avait pas chez elle de médisance ni de Lachone HaRa. Alors que lorsque la génération de Chaoul partait en guerre, beaucoup tombaient, parce qu'il y avait parmi eux des médisants et des traîtres.

Donc quand Eliezer est parti chercher Rivka, il a d'abord vérifié si elle avait la générosité dans le sang. Il lui a demandé à boire, et Rivka s'est mise à courir et a compris jusqu'au bout ce que désiraient les invités. Quand il lui a demandé de le faire boire, elle lui a donné à lui et aux chameaux, sans épargner aucun effort, pour lui manifester de la générosité. Quand Eliezer a vu jusqu'où allait la bonté de son cœur, il en est resté stupéfait. C'est la grande leçon de notre parachah. L'essentiel du service de Hachem est de s'élever dans les bonnes midot.

DU MOUSSAR SUR LA PARACHA

Une vie de bonheur

La vie de Sarah (23, 1).

Quel merveilleux enseignement se cache dans ces deux mots : la vie de Sarah ! Sarah a vécu ! Or quand on parle de quelqu'un qui souffre beaucoup, on emploie l'expression «sa vie n'est pas une vie», alors que notre mère Sarah, celle qui s'est assise la tête basse, qui jusqu'à l'âge de la vieillesse n'a pas mérité d'avoir d'enfants, en l'absence de toute chance naturelle pour que cela arrive, elle vit ! Quoi, cent vingt-sept années ? Y compris les soixante-dix ans de son espoir déçu ?

Or non seulement les gens s'expriment ainsi, non seulement ceux qui estiment que la vie consiste à «en profiter» considèrent les périodes de souffrance comme une absence de goût de la vie, mais c'est aussi cette expression que nos saints Maîtres utilisent pour décrire ceux qui souffrent en permanence : «Il y en a trois dont la vie n'est pas une vie : les miséricordieux, les coléreux, et ceux qui sont raffinés» (Traité Pessa'him 113). Et Rachi explique (Traité Chabat 105) : «Quand on passe ses jours agréablement, c'est considéré comme une longue vie.» On ne considère comme vie qu'une vie heureuse, et non remplie de soucis et de chagrins.

En réalité, les Sages le disent explicitement (dans le Traité Yoma 71) : Est-ce qu'il y a des années qui sont de vie et d'autres qui ne sont pas de vie ? Rabbi Elazar a dit : Ce sont les années de l'homme, quand elles se transforment de mauvaises en bonnes. L'étonnement est grand : est-ce que tous les cent vingt-sept ans de Sarah sont considérés comme de la vie ?

Le Natsiv de Volojine zatsal nous éclaire : Sarah avait une droiture extraordinaire, car elle avait une foi et une confiance en D. particulièrement fortes, comme nous l'enseigne le Midrach, selon lequel Sarah a dit à Avraham : «Toi, tu vis par la promesse, et moi par la foi !» C'est pourquoi elle n'a jamais été triste pendant tous les jours de sa vie ! C'est ce que dit le verset : «les jours de la vie de Sarah», ces années ont toutes été des années de bonheur d'une âme très élevée dans la vie spirituelle. Elles ont constitué une vie gaie et proche de Hachem sur qui elle s'appuyait ! De là, le Natsiv ouvre une fenêtre par laquelle pénètre une grande lumière sur ce qu'ont dit les Sages : «Ecoute la voix de Sarah ton épouse», cela nous enseigne qu'Avraham était moins grand que Sarah en prophétie. L'intelligence se refuse à le comprendre : notre père Avraham, ce géant avec qui Hachem parlait régulièrement, est-il possible que sa prophétie ait été «inférieure» à celle de Sarah, qui n'a consisté qu'en une seule parole («il lui dit : si, tu as ri»). Comment peut-on le comprendre ?

Cela signifie qu'il était inférieur à Sarah dans l'esprit saint. Dans l'esprit saint, Sarah excellait plus qu'Avraham, car l'esprit saint ne repose que dans la joie de la mitsva (Traité Chabat 30a). Or Avraham avait la promesse qu'il aurait des enfants, et on sait ce que disent les Sages sur le verset «Ya'akov craignit beaucoup et il trembla» – de peur que la faute ne vienne annuler la promesse, il n'y a pas de promesse pour les tsadikim en ce monde. Mais Sarah, qui était forte dans sa foi sans aucune promesse, ne s'est pas attristée pendant toute sa vie, et elle était plongée dans l'esprit saint ! «Les humbles goûteront des joies abondantes en Hachem, et les plus déshérités des hommes jubileront par le Saint d'Israël» (Yéchayahou 29). Les plus déshérités des hommes ! Ce sont les gens qui ont l'habitude de la souffrance, dont la vie n'est pas une vie. Eux, ils jubileront par le Saint d'Israël. Leur confiance est dans le Saint d'Israël. Et c'est pourquoi ils sont plongés dans la joie.

La perle du Rav

La vie de Sarah fut de cent vingt sept ans, années (chnei) de la vie de Sarah (23, 1)

Il faut interpréter le mot chnei («années») dans le sens de «deux». Sarah a eu deux sortes de vies. D'un côté, à l'âge de sept ans, qui est un âge encore jeune et sans responsabilités, elle a tout de même servi Hachem comme si elle avait 20 ans, âge où l'on ressent la responsabilité. Et à l'âge de vingt ans, elle a fait comme si elle avait cent ans en exigeant d'elle-même le sérieux des personnes âgées. Comme le disent les Sages : «Plus les talmidei 'hakhamim âgés prennent de l'âge, plus ils deviennent avisés». Et aussi «la sagesse s'accumule en eux» (Traité Kinim, traité Chabat 152). Bien que tout cela ne soit pas facile, car ces qualités viennent naturellement avec l'âge, elle a tout de même exigé d'elle-même d'acquérir la maturité dès un âge très jeune.

D'un autre côté, elle avait une ligne de vie supplémentaire. A cent ans elle était comme à vingt ans, c'est-à-dire que lorsqu'elle était vieille, elle exigeait d'elle-même de servir Hachem avec la même force et la même vitalité qu'à vingt ans. A vingt ans elle était comme à sept ans. Quand elle avait vingt ans, âge où l'homme a déjà un mauvais penchant, elle servait Hachem comme à sept ans où il n'y a pas de mauvais penchant et où la foi est pure. Ce sont les deux vies de Sarah. Les deux faces d'une façon de vivre.

L'épreuve de la pauvreté et l'épreuve de la richesse

Les années de la vie de Sarah furent de cent vingt-sept ans (23, 1).

Rachi explique : «Toutes ces années étaient également bonnes.» Toutes les années et les aventures qu'elle a vécues dans sa vie ont eu sur elle une bonne influence. Chez certaines personnes, l'abondance fait oublier le Créateur, comme dans «Yéchouroun a engraisé et a regimbé, tu étais trop gras, trop replet, trop bien nourri», et certaines autres abandonnent Hachem et Sa Torah à cause des malheurs. Alors que Sarah a surmonté à la fois l'épreuve de la richesse et celle de la souffrance, toutes les années de sa vie ont eu sur elle une influence également bonne.

(Mégued Yossef)

Ses fils se lèvent pour la proclamer heureuse

Avraham vint faire l'oraison funèbre de Sarah (23, 2).

D'où est-il venu ? Du mont Moria (Midrach). Quand Avraham a fait l'oraison funèbre de Sarah et a voulu raconter toutes ses qualités, il a mis en valeur le sacrifice d'Yitz'hak qui s'est déroulé sur le mont Moria, en disant : «Si elle a élevé un tel fils, qui était prêt à donner sa vie dans la joie, on peut comprendre de là jusqu'où allait sa grandeur.» C'est ce que dit le Midrach : «D'où est-il venu ?», de quel moment dans la vie de Sarah Avraham a-t-il commencé à faire son éloge funèbre ? Sur quel acte s'est-il attardé en particulier ? La réponse est : «du mont Moria», de l'événement qui s'est déroulé sur le mont Moria. C'était le sujet de son oraison funèbre...

(HaDerach VéHalyoun)

Il n'y a rien d'autre que Lui

Nous avons entendu, Seigneur, que tu es un représentant de D. parmi nous (23, 6).

Les Héthéens appelaient tout le temps Avraham «Seigneur», alors qu'Avraham ne leur a pas donné ce titre même une seule fois. La raison en est qu'Avraham, qui a été le premier au monde à appeler le Créateur «Seigneur», ainsi que l'ont dit nos Sages : «Jusqu'à Avraham personne n'avait appelé le Saint béni soit-Il «Seigneur», jusqu'à ce que vienne Avraham et l'appelle Seigneur» (Berakhot 7), ne pouvait pas donner à un homme le nom de «Seigneur», même tout simplement par politesse. Tout ce qui a trait au «Seigneur», il le reliait à Hachem.

(Madregat HaAdam)

Un monde à l'envers

A son serviteur le plus ancien de sa maison, qui avait le gouvernement de tous ses biens (24, 2).

L'habitude est que lorsque quelqu'un va prêter de l'argent à son ami, il se renseigne sur son honnêteté et sa solvabilité, et c'est seulement quand il n'a plus aucun doute sur lui qu'il lui prête l'argent. Mais en ce qui concerne le judaïsme, quand quelqu'un va acheter de la viande cachère, des tefilin ou tout autre objet relié à une mitsva, il ne fait pas tellement attention et tend à faire confiance à n'importe qui.

Ce n'est pas ainsi que s'est conduit Avraham. Bien qu'Eliezer ait été «son serviteur le plus ancien de sa maison, qui avait le gouvernement de tous ses biens», à qui il avait confié la direction de tous ses biens et tout son argent avec une confiance totale, malgré tout, quand les choses en sont arrivées à un point qui concernait le judaïsme, le choix d'une épouse qui convienne pour son fils Yitz'hak, il n'a plus fait confiance à la parole d'Eliezer mais a exigé de lui un serment très grave : «mets je te prie ta main sous ma cuisse...»

(Yalkout HaDerouch)

ECHET HAYIL

Les voies de la pudeur

Cela fait partie des voies de la pudeur que celui qui est généreux accueille ses amis avec joie et affabilité, leur montre son affection, fait ce qu'ils désirent et participe à leurs soucis. Ainsi que l'a dit un sage : «La pudeur ne peut supporter que celui dont l'esprit est généreux.» Et il est dit : «Le début de la pudeur est de recevoir son ami. La suite est de lui montrer son affection. La troisième étape est de faire ce qu'il désire. La quatrième, de participer à ses soucis.»

On sera discret en mangeant et en buvant, en ne se montrant pas glouton. Et même à l'intérieur de la maison l'homme devra être discret vis-à-vis des autres habitants. On a demandé au sage : «Qu'est-ce que la pudeur ?» Il a répondu : «Que l'homme ait honte de lui-même.»

(Ma'alot HaMidot)

Les compliments peuvent aussi causer du tort

Tu prendras une femme pour mon fils, pour Yitz'hak (24, 4).

Plus tard, lorsque Eliezer revient et raconte à Avraham, il dit : «Tu prendras une femme pour mon fils», sans citer les mots «pour Yitz'hak». On peut l'expliquer au moyen d'une parabole : Quelqu'un de très riche voulait marier sa fille avec le fils d'un grand gaon, et il promit dans ce but une dot considérable. Il alla trouver un chadkhan qui lui dit : «Vous voudriez donner tellement d'argent pour le fils du gaon, je vais vous donner un gendre qui est lui-même un gaon.» Le riche refusa, en disant : «Je n'ai pas envie de faire de ma fille une rabbanit, car je ne veux pas qu'elle soit malheureuse et ne profite pas bien de la vie». C'est la même chose ici. Avraham a dit à Eliezer : «pour mon fils, pour Yitz'hak», tu sois souligner que j'ai un fils qui est lui-même un grand tsadik. Mais quand Eliezer est arrivé là-bas et a vu de quels gens il s'agissait, il a craint de dire trop de bien d'Yitz'hak, que c'était un grand tsadik, de peur qu'on ne l'accepte pas. C'est pourquoi il a seulement parlé d'Avraham sans évoquer du tout le jeune homme lui-même...

Il n'y a rien à faire contre Hachem...

Ils lui dirent : iras-tu avec cet homme, et elle dit : j'irai (24, 58).

«J'irai de moi-même, même si vous ne voulez pas» (Rachi). Est-ce convenable pour Rivka de parler à ses parents de cette façon, qui comporte un peu d'insolence et de manque de pudeur ?

Mais voici ce que Rivka a dit : Vous avez constaté vous-mêmes que mon père Bethouël est mort parce qu'il n'avait pas accepté (Rachi sur le verset 55). Par conséquent, en fin de compte je vais être obligée d'aller, même si vous ne le voulez pas, car du Ciel on vous oblige à être d'accord. Il vaut donc mieux que vous ne m'en empêchiez pas...

(Beer Maïm 'Haïm)

Résumé de la parachah par sujets

Notre parachah décrit la fin de l'époque d'Avraham, depuis la mort de Sarah et le mariage d'Yitz'hak jusqu'à la mort d'Avraham. A la mort de Sarah au pays de Canaan, Avraham a acquis un terrain pour l'enterrer, qui est le souterrain de Makhpela. Dans sa vieillesse, il a fait jurer à son serviteur d'aller dans son pays natal. De là, celui-ci ramène Rivka à Yitz'hak, qui est installé dans le pays du Néguev. Avraham épouse Ketoura et envoie les enfants des concubines vers le pays de Kedem. Avraham vit une vieillesse paisible. A la fin de la période d'Avraham, les descendants d'Yichmaël et le lieu de leur résidence sont énumérés, avant la suite de l'histoire d'Israël avec la descendance d'Yitz'hak.

LA RAISON DES MITSVOT

La valeur de chaque mot

Je t'adjure par Hachem, D. des Cieux et D. de la terre (24, 3).

Dans Michné LaMélekh, le Rambam (ch. 5 des Hkhot Melakhim) pose une question très intéressante :

Eliezer a juré à Avraham qu'il ne prendrait pas une femme pour son fils Yitz'hak des filles de Canaan. Quelle valeur avait ce serment ? L'obligation d'accomplir un serment provient de l'ordre de la Torah «il ne rendra pas sa parole profane». Par conséquent, qu'est-ce que empêcherait Eliezer de transgresser son serment ? Est-ce l'ordre de la Torah ? La Torah n'a pas encore été donnée !

Nous trouvons une réponse instructive dans les responsa Ohel Moché. Naturellement, il est normal de penser que celui qui fait un serment à quelqu'un d'autre sera obligé d'accomplir ce que ses lèvres ont prononcé. Il n'y a besoin pour cela d'aucune mise en garde de la Torah. Si quelqu'un a fait une promesse assez solennelle pour que l'autre lui fasse confiance, il existe un devoir naturel d'être fidèle et de tenir sa parole. Ce qu'on promet, on doit le tenir, car on doit respecter le fait qu'une parole est une parole. Une parole qui a été donnée à autrui n'est pas vide. C'est un consensus qui précède la Torah, de la même façon qu'une vie sociale civilisée précède la Torah.

Et ce qui est dit dans la Torah : «Ce qui est sorti de ta bouche, observe-le et accomplis-le», et aussi : «Il ne rendra pas sa parole profane, qu'il fasse ce qui est sorti de sa bouche», ces mitsvot sont dites à propos de celui qui a juré vis-à-vis de lui-même qu'il ferait ou ne ferait pas quelque chose, sans que cela l'engage envers qui que ce soit, même pas envers Hachem. Car d'où saurait-il si le Saint béni soit-Il désire cette obligation ou cette interdiction ? Dans ces cas-là, la Torah a ordonné malgré tout de ne pas rendre sa parole profane mais d'accomplir tout ce qui est sorti de sa bouche.

Les Sages enseignent dans le traité Baba Metsia que si quelqu'un a donné à quelqu'un d'autre de l'argent dans le but de lui acheter quelque chose, et qu'il change d'avis et veuille récupérer son argent, même si du point de vue halakhique l'achat n'est pas encore effectif et qu'on puisse l'annuler, on maudit tout de même l'acheteur qui a changé d'avis ! Le beit din lui fait entendre les propos suivants : «Celui qui a châtié la génération du déluge, la génération de la Tour de Babel et l'Egypte par l'eau, châtiara celui qui ne tient pas sa parole.» Il rentre d'un seul coup dans la même catégorie que la génération du déluge, la génération de la tour de Babel et l'Egypte. Eux aussi ont commis des méfaits que l'intelligence seule repousse. Quand Jérusalem a été détruite, cette forme de péché en a été l'un des facteurs. «Jérusalem n'a été détruite que parce qu'en avait disparu les gens de confiance» (Traité Chabat 119). Une personne de confiance est celui qui tient sa parole de façon absolue.

GARDE TA LANGUE

Pire que le chien

Un homme qui dit du Lachone HaRa se retranche par là du niveau du genre humain, au point qu'il est même pire que le chien, comme il est dit dans Pessa'him : «Quiconque dit du Lachone HaRa est digne d'être jeté aux chiens.» En effet, il est dit : «N'accueille point (lo tissa) un rapport mensonger», qu'on peut lire lo tassi («n'élève pas»), et tout de suite après : «jetez-le au chien». La raison en est simple. Comme l'a écrit le Maharal de Prague, les chiens se gardaient, en cas de nécessité, de remuer la langue, ainsi qu'il est écrit «envers tous les bnei Israël, aucun chien n'a remué la langue». Alors que cet homme, à qui Hachem a donné l'intelligence et le discernement, n'a pas pu s'en empêcher ! C'est pourquoi il est pire que le chien. Il est également écrit dans le traité Arakhin au nom de Rav 'Hisda : «Quiconque dit du Lachone HaRa mérite qu'on le lapide. Il est écrit ici «Quiconque, dans l'ombre, calomnie son prochain, Je l'anéantirai», et ailleurs «Ils ont anéanti ma vie dans la fosse et ont jeté des pierres sur moi.»» (Chemirat HaLachone)

A LA LUMIERE DE LA HAFTARA

«Son père ne l'avait jamais attristé (atsavo) de sa vie en lui disant : pourquoi as-tu fait cela ? Il était aussi très beau et avait été enfanté après Avchalom» (1, 6)

Il aurait fallu en réalité écrire : «Son père ne l'avait jamais attristé (he'etsivo) de sa vie», au hif'il, alors que c'est écrit au kal ! Cela ressemble au fils d'un homme important et honoré qui se détournait de la bonne voie et faisait de mauvais tours. Son père le réprimandait fois après fois, sans aucun résultat. Ses maîtres et ses éducateurs lui faisaient entendre beaucoup de paroles de moussar, qu'il devait revenir sur le droit chemin et se conduire convenablement, mais elles ne lui rentraient pas dans les oreilles. A chaque fois que son père entendait les tours que son fils avait joués, il rougissait de honte et ne savait à quoi s'en prendre tant il était chagriné. Un jour, un homme de la rue passa et vit le fils de cet homme honorable entièrement plongé dans une poubelle, avec seulement la tête qui dépassait. Il y était apparemment rentré pour chercher des «occasions». Ce passant ne put se contenir, et spontanément un cri s'échappa de sa bouche : «Tout l'honneur de ton père, tu l'as jeté à la poubelle !» De façon inattendue, ces paroles soulevèrent une tempête dans le cœur du fils, tout à coup il comprit la honte qu'il faisait subir à son père par sa conduite. Et sous l'influence de ces paroles, il résolut en lui-même de changer, et en fin de compte il se repentit. Il arrive parfois que la remontrance la plus sévère pour un fils soit de comprendre que son père est grand et important et que par ses mauvaises actions il attire sur lui la honte. A travers la mitsva de respecter son père, il s'empêche alors de commettre des actes qui ne conviennent pas.

S'il en est ainsi, voici ce que dit le verset : «Son père ne l'avait jamais attristé (atsavo) de sa vie : la prise de conscience qu'il avait un père grand et important qui était David, roi d'Israël, n'avait jamais causé de souci à Adoniyahou, «en lui disant : pourquoi as-tu fait cela ?» – ce fait ne l'a pas poussé à ressentir des remords qui auraient pu le freiner en lui faisant penser : «pourquoi as-tu fait cela ?» Il n'y faisait pas attention du tout.

LES ACTES DES GRANDS

La tsdikout de Rabbi 'Hanina ben Dossa rayonnait sur tous ceux qui l'entouraient, non seulement sur les gens mais même sur les animaux, au point que l'âne de Rabbi 'Hanina ben Dossa évitait de manger de la nourriture dont on n'avait pas pris le ma'asser. Il ne faisait entrer dans sa bouche que ce dont le ma'asser avait été pris correctement. Quand il se produisit qu'on ne lui propose pas une telle nourriture, il était prêt à mourir de faim. Un jour, des brigands volèrent l'âne de Rabbi 'Hanina, l'emmenèrent chez eux et l'enfermèrent dans la cour pour qu'il ne puisse pas s'échapper. Ils placèrent devant lui à manger et à boire, de la paille, de l'orge et de l'eau en abondance.

Mais l'âne ne toucha pas au repas qu'on lui avait préparé. Le lendemain, il ne toucha pas non plus au repas, et le surlendemain il continua à jeûner.

En voyant cela, les voleurs se dirent : «Si cet âne ne mange pas et ne boit pas, nous ne pourrions rien en faire. Pourquoi le laisser mourir chez nous, et que sa carcasse empeste la cour ?» Que firent-ils ? Ils lui ouvrirent la porte, et l'âne se leva immédiatement et s'enfuit. Il courut avec le restant de ses forces jusqu'à l'entrée de Rabbi 'Hanina ben Dossa et se mit à braire. Le fils de Rabbi 'Hanina l'entendit et dit à son père : «J'entends une voix qui ressemble à celle de l'âne qui a été volé.» «C'est lui, mon fils, répondit Rabbi 'Hanina, c'est sûrement sa voix. Ouvre-lui vite la porte, car il est sur le point de mourir.» Le fils fit ce qu'ordonnait son père, et l'âne entra dans la maison. Immédiatement, on lui donna de la paille, de l'orge et de l'eau, et l'âne affamé mangea et but.

Il y avait un 'hassid qui était devenu pauvre et dut vendre sa vache à un non-juif. Quand celui-ci voulut travailler avec la vache le Chabat, elle ne voulut pas travailler mais se coucha. Il la frappa, mais en vain. Il revint vers le vendeur et dit : «La vache que vous m'avez vendue est paresseuse.» Le 'hassid se pencha et murmura à l'oreille de la vache : «Ma chère vache, jusqu'à aujourd'hui tu dépendais de moi et tu te reposais le Chabat, mais maintenant tu appartiens à ce non-juif et tu dois travailler le Chabat aussi.» Immédiatement, la vache se leva pour travailler. L'homme, quand il vit cette merveille, se convertit au judaïsme, et on l'appelait Ben Tourta («fils de la vache»).

(Avor DeRabbi Nathan ch. 8)

HISTOIRE VÉCUE

Une insolence sans limites

Avraham se leva et s'inclina devant le peuple du pays, les enfants de 'Het (23, 7).

Une profonde amitié régnait entre deux célèbres guéonim, Rabbi Akiva Eiger, le Rav de Posen, et Rabbi Ya'akov, le Rav de Lissa, auteur de Netivot HaMichpat. Ils discutaient et correspondaient en paroles de Torah avec beaucoup d'affection. Un jour, alors qu'ils marchaient ensemble dans les rues de la ville, ils discutaient comme à leur habitude de paroles de Torah, et en chemin ils passèrent devant un banc où étaient assis plusieurs jeunes gens. Rabbi Ya'akov de Lissa vit que les jeunes gens les avaient remarqués, et que malgré tout ils ne s'étaient pas levés en leur honneur. Il dit à Rabbi Akiva Eiger : «Voilà, voilà, nous voyons de nos yeux ce qu'ont dit les Sages, qu'à l'époque précédant la venue du Machia'h, l'insolence augmentera, et que les jeunes feront honte aux vieux. Car nous sommes des personnes âgées, et ces jeunes ne ressentent aucun besoin d'honorer nos cheveux blancs.» Rabbi Akiva Eiger lui répondit : «C'est vrai que cela comporte de l'insolence, mais sache que malgré tout, nous ne sommes pas arrivés de loin à l'insolence dont parle ce texte. Ce n'est pas seulement cela qu'ont voulu dire les Sages lorsqu'ils ont dit que vers la fin de l'exil, quand il arrivera à son comble, l'insolence arrivera elle aussi à son comble. Le jour viendra où nous les vieux nous serons assis sur un banc, et des jeunes gens passeront devant nous, et ce sont eux, les jeunes, qui nous malmèneront pour que nous, les vieux, nous leur laissions la place, et ils diront avec colère : voilà l'insolence à son comble, regardez comment ces vieux ne se lèvent même pas devant nous...» (Chimoucha chel Torah)

TES YEUX VERRONT TES MAITRES

Le gaon Rabbi Isser Zalman Meltzer zatsal, auteur de Even HaEzel

Après la révolution russe, qui avait dans ses principes la guerre contre la religion et cherchait à la déraciner totalement, toutes les yéshivot qui étaient en territoire russe passèrent en Pologne. Les jeunes gens s'enfuirent de Russie par des chemins inimaginables, sans aucun permis ni passeport, et ils franchirent le rideau de fer au risque de leur vie pour l'étude de la Torah. Beaucoup d'entre eux arrivèrent à Klotzk, qui était proche de la frontière. Naturellement, ils n'avaient aucun permis de rester dans la ville, et si on les attrapait, ils seraient emprisonnés et exilés. C'est pourquoi se créa à Klotzk un comité dans le but d'aider les jeunes gens de la yéshivah, de leur procurer de la nourriture et un endroit où dormir, et de leur organiser les papiers nécessaires pour rester dans la ville, jusqu'à ce qu'ils puissent passer la frontière. L'un des membres du Comité s'adressa au chef de la police en lui proposant une grosse somme d'argent pour qu'il organise le séjour des jeunes gens. Mais il faisait partie des ennemis jurés d'Israël, et non seulement il refusa d'agir en ce sens, mais il accusa cet homme de tentative de corruption d'un fonctionnaire de l'Etat pour le pousser à trahir son poste. On fixa une date pour le jugement de ce juif, qui pouvait s'attendre à un châtement très lourd, sans compter le fait que pendant le jugement on exposerait publiquement les agissements d'une quantité de jeunes gens des yéshivot, et que le gouvernement ne pourrait plus fermer les yeux et allait se mettre à prendre des mesures très sévères. Devant ce grand danger, les Rachei Yéshivot de Klotzk, Rabbi Isser Zalman Meltzer, son gendre le gaon Rabbi Aharon Kotler zatsal et d'autres talmidei 'hakhmim se réunirent dans le grenier de la synagogue, dirent des psauces et annoncèrent un arrêt contre ce policier.

Au bout de quelques jours, cet homme montait son cheval, et tout à coup le cheval s'emballa et jeta le cavalier à terre. Il fut tué sur le coup. Naturellement, le procès du juif s'arrêta de lui-même, car c'était le policier qui était l'accusateur et le seul témoin. «Qu'ainsi soient détruits tous tes ennemis, Hachem !»

(Chimoucha chel Torah)